

Sources d'inquiétude

Mesamarat al-Gayb, 3 mars 1946

Jusqu'à quel point peut-on véritablement dire que l'inquiétude qui domine désormais le monde ne revient à rien d'autre qu'une conséquence naturelle de la guerre elle-même — une guerre qui atteignit une telle violence véritable, entraînant des événements exigeant véritablement beaucoup de temps, avant que leurs propres effets ne puissent s'effacer, et que le monde ne parvienne enfin à quelque mesure de stabilité ?

La vérité est que les hommes se consolaient véritablement par ce même genre de raisonnement, dans les quelques mois suivant la propre fin de la guerre, en Europe — mais commencèrent véritablement à craindre, après la propre fin de la guerre japonaise, que d'autres causes véritables ne poussent le monde vers l'inquiétude, voire vers une réelle peur, que ces mêmes causes ne soient elles-mêmes les prémices de quelque autre horreur que le monde pourrait encore affronter, tôt ou tard. La première de ces mêmes causes fut la propre fin de la guerre japonaise elle-même. La guerre s'acheva-t-elle grâce à la bombe atomique, larguée sur deux villes japonaises, les détruisant entièrement ? Ou la guerre s'acheva-t-elle grâce à l'intervention russe dans les affaires de l'Orient, une fois la propre défaite de l'Allemagne, à l'Ouest, déjà assurée ? Ou la guerre s'acheva-t-elle grâce à ces deux mêmes choses ensemble ?!

Les hommes se plongèrent dans précisément ces mêmes questions, s'y plongeant véritablement profondément — mais n'imaginèrent jamais qu'elles se révéleraient la toute première source de cette même vague d'inquiétude, saisissant le monde tout au long des mois de septembre et d'octobre passés. Cette même bombe atomique demeure, sans nul doute, un danger véritablement immense pour la civilisation elle-même — et sa propre monopolisation, au sein d'un seul État particulier, ou d'un seul groupe particulier d'États, ne fait que la rendre véritablement plus dangereuse, véritablement plus terrifiante encore, exposant le monde à deux horreurs véritables, chacune plus hideuse que l'autre : l'exposant, avant toute chose, au danger d'une rivalité entre les grandes puissances, à une échelle véritablement sans précédent — car la monopolisation américaine de ce même secret significatif pousse d'autres nations vers une recherche continue, un effort véritable et incessant, pour parvenir à quelque nouvelle découverte propre à elles-mêmes, équilibrant la

découverte américaine, et épargnant à leurs propres possesseurs de demeurer toujours exposés à la peur constante, et à l'avertissement constant, et de devenir, en vertu de leur propre faiblesse, de simples puissances de second, ou de troisième rang, parmi les nations dominantes.

Et ainsi, à peine les dangers mêmes de la bombe atomique furent-ils apparus, que l'inquiétude apparut aussi — non en Russie seule, mais en France également. La Russie, pour sa part, exigea, et insista à exiger, que l'affaire même de cette bombe atomique devienne véritablement internationale, supervisée, et administrée, par une commission formée par le Conseil de sécurité. La Russie elle-même reconnaissait que sa propre exigence rencontrerait une résistance véritablement forte, et ne se contenta donc pas d'elle seule, mais poussa véritablement ses propres scientifiques vers un effort continu, la recherche, et la découverte à la place — et son propre ministre des Affaires étrangères déclara alors, un jour, que la Russie possédait déjà des choses plus dangereuses encore que la bombe atomique. Elle ne s'en contenta pas non plus : elle chargea son propre service de renseignement d'un travail véritable, et ce même service travailla, avec une discrétion véritable, et un réel secret, jusqu'à ce que surviennent ces mêmes révélations, alarmant véritablement les Américains, il y a quelque temps, lorsqu'ils apprirent que des secrets significatifs, liés à cette même bombe atomique, avaient déjà fui vers les Russes.

Là, les États-Unis, le Canada, et la Grande-Bretagne se plongèrent dans une enquête véritablement approfondie, dont les hommes savaient déjà qu'elle avait commencé, sans pouvoir jamais savoir quand elle s'achèverait, comment elle s'achèverait, ni à quel résultat elle aboutirait. Ce qui importe véritablement, c'est que la Russie exigea, d'abord, que la bombe atomique devienne une affaire véritablement internationale ; s'efforça, ensuite, de découvrir des armes capables de l'égaliser, et de l'équilibrer ; et s'efforça, enfin, de connaître véritablement ses propres secrets, et détails.

La France, pour sa part, exigea, un peu plus modestement, à peu près ce que la Russie avait exigé — car elle ne possède nullement la même force matérielle que possède la Russie — mais établit son propre organisme scientifique, dédié à la recherche, à l'étude, et à la découverte, allouant à ce même organisme des fonds pesant véritablement sur son propre trésor, déjà véritablement dans le besoin d'une assistance, et d'un soutien considérables. Et l'on dit que certains de ses propres organismes

communistes avaient véritablement assisté les Russes, dans la poursuite des propres détails, et secrets, de la bombe atomique.

Quant à la Grande-Bretagne, elle prit véritablement part à la découverte de la bombe atomique, et son propre Premier ministre s'efforça de rendre son propre sort véritablement international — réussissant, et échouant, les deux à la fois. Il réussit à rendre la recherche même sur l'énergie atomique véritablement internationale, mais échoua à faire bouger les États-Unis de leur propre position de conservation des propres secrets de la bombe atomique. Les hommes commencèrent à dire que la Grande-Bretagne elle-même n'était même pas pleinement au fait des propres détails de ce même secret, et que les États-Unis en savaient des choses qu'aucun autre État ne savait, pas même ceux ayant pris part à sa propre découverte. Et ainsi s'établit-il véritablement, dans l'esprit des hommes, que les États-Unis d'Amérique monopolisent cette même arme dangereuse, à l'exclusion de toute autre nation sur terre — exactement comme il s'établit véritablement, dans l'esprit des hommes, que les autres grandes puissances ne toléreraient jamais cette même monopolisation bien longtemps, et que la Seconde Guerre mondiale ne s'était achevée que pour que les nations reprennent leur propre poursuite d'une Troisième Guerre mondiale.

Voilà l'un de ces deux mêmes maux ; l'autre, quant à lui, est cette même terreur emplissant désormais le propre cœur des hommes, que les États-Unis puissent utiliser cette même arme, pour imposer une politique véritable de subjugation, et de domination, sur d'autres nations, plus faibles. Et cette même terreur ne s'est pas répandue seulement hors des États-Unis, mais aussi au sein même des États-Unis : des écrivains ont écrit, des commentateurs radio ont parlé, et des voix de tous côtés ont déclaré que la propre monopolisation de ce même secret par leur pays expose l'ensemble de la civilisation humaine à un réel danger, soumettant la propre vie des nations plus faibles aux caprices mêmes des monopolisateurs.

Et ainsi la propre fin de la guerre japonaise se révéla-t-elle un avertissement véritable de ces deux mêmes grands maux, suscitant précisément cette même inquiétude saisissant désormais le monde, une inquiétude qui n'a fait que croître, et s'intensifier, ses propres effets se propageant davantage, depuis que les ministres des Affaires étrangères se réunirent pour la première fois à Londres, l'automne dernier. Le monde vit déjà ces mêmes ministres ne s'accorder sur rien du tout, la Russie adoptant une position de réserve véritablement forte, et de

suspicion véritablement troublante, la Grande-Bretagne l'accueillant avec exactement la même réserve, et la même suspicion, en retour. Le monde sentit véritablement que quelque chose de significatif, de réelle malveillance, était déjà survenu entre les Alliés, et que les choses ne se redresseraient jamais entre eux, à moins que cette même malveillance ne disparaisse, remplacée par une confiance complète à la place — et que cette même confiance ne naîtrait jamais, ni ne serait jamais complète, à moins que les Alliés ne cessent de se dissimuler quoi que ce soit les uns aux autres, et à moins que la bombe atomique ne cesse d'être un secret dissimulé.

Les délégués se dispersèrent donc, sans parvenir à nul accord véritable. Les trois ministres des Affaires étrangères se réunirent alors, à Moscou, et l'on amena les hommes à croire qu'ils étaient parvenus à quelque accord véritable — mais à peine l'Assemblée des Nations unies s'était-elle réunie, à Londres, qu'il devint clair qu'ils ne s'étaient guère accordés sur rien du tout. Les représentants des ministères des Affaires étrangères commencèrent alors à se réunir, pour préparer la conférence de paix devant se tenir en mai — et l'on dit désormais qu'ils font face à de réelles difficultés se dressant entre eux et tout accord véritable, et que cette même conférence pourrait même ne pas se réunir à sa propre date fixée.

Voilà donc une source véritable d'inquiétude, dont l'origine même se trouve en Amérique ; il existe une autre même source, cependant, dont l'origine même se trouve en Grande-Bretagne, non moins véritablement dangereuse pour l'avenir de la paix que l'affaire même de la bombe atomique — à savoir, cette même idée que la Grande-Bretagne a toujours véritablement chérie, et a repris de chérir, depuis la propre fin de la guerre : former un bloc fort, véritablement coopératif, en Europe occidentale.

Cette même idée se révèle véritablement significative, à l'égard de la Russie : la défaite, et la reddition sans condition, de l'Allemagne et de l'Italie à la fois, rendent la notion même de former ce même bloc occidental véritablement étrange. Dans la propre vision russe, il ne peut servir à rien d'autre, sinon à résister, et à intimider — mais il ne résistera jamais à l'Allemagne, puisque l'Allemagne est déjà devenue une chose que nul n'a plus à craindre ; ni ne résistera-t-il à l'Amérique, puisque les liens entre l'Amérique et la Grande-Bretagne demeurent bien trop évidents pour admettre le moindre réel doute ; ni ne résistera-t-il, naturellement, aux nations plus faibles, à l'Est comme à l'Ouest. Il a donc

été établi pour résister à la Russie. Un débat a déjà éclaté, en Europe occidentale, autour de précisément cette même idée, et certains de ses propres partisans français ont affirmé que ce même bloc protégera le Rhin, de quiconque pourrait l'attaquer depuis l'Est — et quiconque pourrait l'attaquer depuis l'Est n'est naturellement pas les Allemands, puisque les Allemands ne détiennent plus, à présent, la force d'attaquer quiconque. Et tant que les Britanniques forment un bloc, en Europe occidentale, les Russes doivent de même former un bloc, à l'Est — et ils s'annexent donc, à cette même fin, la Pologne, la Hongrie, et la Tchécoslovaquie.

Et ainsi l'Europe se divise-t-elle en deux grands blocs : l'un, à l'Ouest, dirigé par la Grande-Bretagne, et soutenu par les États-Unis ; l'autre, à l'Est, dirigé par la Russie.

La résolution véritable de ce même problème réside désormais entre les propres mains de la France : elle s'est déjà alliée à la Russie, il y a quelque temps, cette même alliance bâtie sur une coopération mutuelle, pour empêcher l'Allemagne de jamais redevenir un danger véritable. Si la France se contentait de précisément cette même alliance, comme le souhaitent les communistes français eux-mêmes, la Russie trouverait un réel soulagement. Si la France insistait, plutôt, pour s'allier aussi avec les Anglais, et les autres nations occidentales, comme le souhaitent les socialistes et les modérés, la propre division de l'Europe contre elle-même deviendrait un fait établi.

Rien ne prouve véritablement mieux la propre gravité de cette même situation, et l'inquiétude qu'elle engendre, que la question espagnole : les Russes n'entretiennent nulles relations politiques véritables du tout avec le gouvernement espagnol actuel, détestant véritablement, profondément ce même gouvernement, souhaitant le renverser, et restaurer le régime démocratique, en Espagne. L'opinion publique française veut précisément cela aussi, insistant véritablement là-dessus — mais la France elle-même ne veut, ni ne peut, agir seule, ayant véritablement besoin que les Anglais, et les Américains, se joignent à elle dans ce même effort. Et ces mêmes puissances avancent un pied, pour reculer l'autre, véritablement plus enclines au recul qu'à l'avancée.

Voilà donc une seconde même source d'inquiétude, dont l'origine même se trouve à Londres. Il existe une troisième même source, aussi, dont l'origine même se trouve à Moscou — une source liée aux affaires turques, et iraniennes, d'une part, et aux affaires balkaniques, d'autre

part. La Turquie, après tout, a adopté sa propre position bien connue, tout au long de la guerre, et les Russes l'ont accusée d'avoir assisté leur propre ennemi, sous le couvert de la neutralité, et d'avoir oublié, ou feint d'oublier, toute la bonté véritable qu'ils lui avaient eux-mêmes jadis montrée. Ils la renient désormais véritablement, pour cette même raison, souhaitant sécuriser leur propre flanc contre elle-même, garantissant la défense de toutes les frontières se trouvant entre eux. Ils ne s'en contentent pas non plus seuls — ils souhaitent, aussi, atteindre la Méditerranée en toute sécurité, et éliminer jusqu'au moindre vestige de l'influence turque, dans les Balkans.

Il apparaît entièrement clair que la Turquie résiste à tout cela avec la plus extrême résistance, avertissant qu'elle répondra au mal par le mal, quelles que soient les conséquences, ou les circonstances.

Il apparaît également clair que le mal couvant entre la Russie et la Turquie, ou entre la Russie et l'Iran, s'étend bien au-delà de ces trois mêmes pays seuls, à l'ensemble du Proche-Orient. Et ainsi l'inquiétude a-t-elle déjà commencé à se répandre à travers le Proche-Orient lui-même, et la Turquie a-t-elle commencé à se rapprocher des Arabes, tentant d'établir avec eux des liens qui pourraient bien se révéler utiles, un jour. Certains pays arabes ont déjà commencé à répondre à précisément cette même invitation — et les journaux ont rapporté, aujourd'hui, qu'une délégation irakienne s'est déjà rendue en Turquie, pour négocier une coopération économique, culturelle, et financière.

Il apparaît également clair que tout ce qui touche au Proche et au Moyen-Orient dérange véritablement l'Europe occidentale, car l'Europe occidentale détient, dans ces deux mêmes régions, des intérêts, et des ambitions, qui ne restent guère cachés. Quant aux Balkans, leur propre affaire est bien connue : la Russie souhaite y poursuivre sa propre politique ancienne et traditionnelle, les annexant à son propre front — et a déjà obtenu, à cet égard, davantage encore qu'elle-même ne le souhaitait, grâce à sa propre armée immense, et à sa propre diplomatie habile. La Roumanie, la Bulgarie, la Yougoslavie, et l'Albanie tombent déjà sous sa propre influence ; la Grèce seule demeure l'objet même du différend, entre Moscou et Londres.

Et ainsi le lecteur peut-il voir que chacune des trois grandes puissances porte sa propre part véritable de responsabilité, pour cette même inquiétude saisissant désormais le monde : les États-Unis portent la responsabilité de la monopolisation de la bombe atomique ; la

Grande-Bretagne porte la responsabilité de l'effort pour établir le bloc occidental ; et la Russie porte la responsabilité de l'excès, dans la propagation de sa propre influence à travers les pays qui l'entourent. Le monde aurait bien pu se libérer de cette même inquiétude, et les grandes puissances auraient bien pu s'alléger de ces mêmes responsabilités, si les vainqueurs avaient véritablement agi avec sincérité, entre eux-mêmes, et envers le reste de l'humanité, établissant les Nations unies, et le Conseil de sécurité, en toute sincérité véritable, plutôt que comme simple jeu. Mais notre propre poète ancien ne se trompait pas, lorsqu'il disait :

*Quiconque exige des choses ce qui va contre leur propre nature
cherche, dans l'eau même, une braise ardente de feu.*